

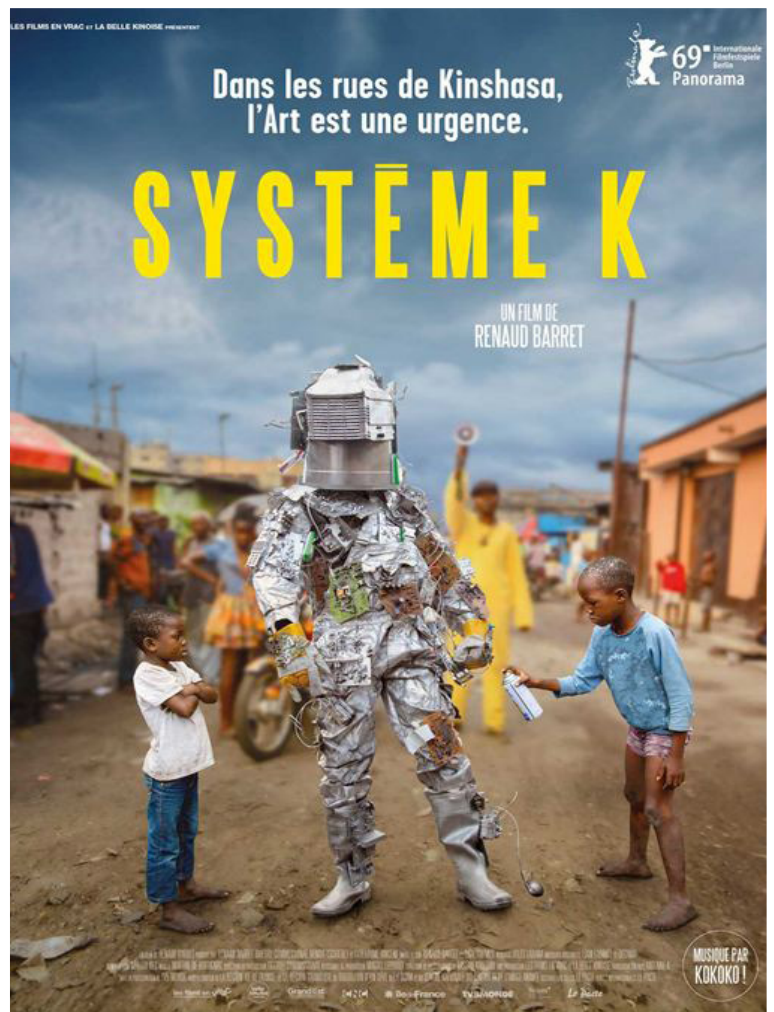
# Les rencontres du film d'art

Edition **2020**

## SYSTÈME K

de Renaud Barret

2020



28/10/2019

# KINSHASA, À DÉCHARGE DE REVANCHE



Le chanteur Lova Lova et ses trois musiciens en répétition à Bandal, au centre de Kinshasa. Photo Thomas Freteur pour Libération

Les ghettos de la capitale de la République démocratique du Congo regorgent de musiciens, rappers et performeurs qui fabriquent leurs instruments à partir d'objets récupérés dans les poubelles pour créer une musique du chaos révolutionnaire et rageuse.

C'est un son qui sort de nulle part. Du fin fond d'une ruelle jonchée de déchets, sacs plastique en pagaille, canettes en tout genre, pneus éreintés, carcasses éventrées et tout ce que peut rejeter une mégalopole de bientôt 15 millions d'habitants comme Kinshasa. «Bing, bang, boom.» Il suffit de se laisser guider par ces sonorités de bidons pour atterrir comme par miracle dans une vaste cour, au cœur du labyrinthique quartier Ngwaka, à deux pas du zoo et à deux rues du grand marché Zando. En guise de bienvenue, un jeune fait de grands signes avec ses bras, juché sur un canapé avachi là, au beau milieu de la chaussée défoncée. C'est dans ce laboratoire à ciel ouvert que répète le collectif Fulu Muziki, «la musique des poubelles» en lingala. «On peut faire pousser des fleurs à partir de ce merdier. Chaque matin, je sors avec mon sac pour récupérer des trucs qui serviront à construire mes instruments.» Depuis vingt ans, Pisko pratique cette forme de récup art, spontanéiste et DIY, en fabriquant d'étranges machines à sons.

Batterie de percussions à base de casseroles et autres ustensiles de cuisine, cordophones bricolés, vibraphone en bouts de plastique agglomérés, vocoders à partir d'un poste de radio et d'un tuyau d'arrosage... L'imagination donne ici le pouvoir d'inventer d'autres sonorités. «On nous a pris pour des fous. Parce qu'on ne voulait pas faire comme les autres, bien s'habiller, jouer une musique mascarade, être chic et élégant sur le podium. Pour moi, il fallait suivre le chemin inverse: montrer que «Kin la belle» est devenue une poubelle !»



## «*Démocratie coopérative*»

Et c'est ainsi que ce danseur et rappeur de la première heure a inventé avec son ami Bebson de la Rue, l'homme qui avait pour ambition de «faire musique à partir de rien», un instrumentarium aussi improbable que la bande-son est désormais imparable, comme une métaphore bien palpable pour s'immerger dans le chaudron de Kinshasa. «Au début des années 2000, nous avons rencontré un Français, le batteur Jean-Louis Mechali, qui développait la même idée de lutherie urbaine. Ça nous a poussés à aller plus loin encore.»

Quinze ans plus tard, Pisko continue d'expérimenter in situ cette musique du chaos qui tient autant de la résilience que de l'envie de tout faire péter. Une fois l'effet de surprise parti, ce surréaliste assemblage alimente une décapante transe post-futuriste, à base d'accroches addictives et de boucles acoustiques qui confèrent à ces délires des airs de pop insensée. Les gamins massés autour sont au taquet, appuyant d'un pas de danse les textes balancés en yaourt, mi-lingala mi-n'importe quoi, qui s'ancrent dans la rude réalité d'une ville où le quotidien tient de la survie. «Je rêve de pouvoir inventer ce que personne n'a fait. Avant, j'écrivais toutes les chansons. Désormais, ce sont des créations collectives, comme tout le monde change d'instruments. Ça met du mouvement et ça permet de toujours avancer. C'est une forme de démocratie coopérative», assure Pisko, l'un des nombreux adeptes de Simon Kimbangu, le prophète congolais qui, pour avoir défié le féroce pouvoir belge il y a un siècle, fut enfermé pendant trente ans, jusqu'à ce que mort s'ensuive, en 1951.

Les Fulu Muziki perpétuent cette foi vers des lendemains autrement illuminés, à l'image des costumes rafistolés qu'ils portent sur les trop rares scènes qui veulent bien accueillir ces espèces de super-héros du ghetto, masques d'animaux fantasmagoriques et tenues Madmax 3.0..



*A Kinshasa, le 13 juin, Fulu Muziki répète pour le concert du Jazz Kif. Photos Thomas Freteur pour Libération*

Afrofuturistes ? Plutôt alertes scruteurs des galères journalières dans ce pays riche de tant de minerais, pauvre à l'excès. Perruque peroxydée et combinaison jaune zippée, Aïcha accompagne, empoignant le micro façon diva : longues diatribes qu'elle mitraille en scansions performatives. Chanteuse formée au gospel de l'église néo-apostolique, cette plasticienne a rejoint la bande en 2015. C'est elle qui a eu l'idée de les relooker, comme elle a créé Mwasi Mwindi, la «femme lumineuse», une œuvre réalisée à partir de composants électroniques et de pare-soleil, de piles et de torches, qui trône façon vigie au centre de la cour. «Elle éclaire sur la vie contemporaine de la femme de Kinshasa. Et quand, en plus, tu es artiste, c'est galère et humiliation. Cette sculpture nous montre que tout ça va changer, que la femme va apporter la régénération, en se nourrissant de nos déchets. Ces rebuts ont malgré tout de la valeur, on peut jouer avec.»

Cette science du grand détournement n'est pas nouvelle dans la bruissante capitale congolaise. Depuis le mouvement des tradi-modernes, dont on peut se faire une juste idée avec Kinshasa 1978, compilation d'inédits sur Crammed, c'est même devenu un classique pour les chercheurs de sons. Sur zone, les grooves à base d'instruments faits maison et d'amplification aléatoire se sont dégoté un nom approprié : musique de recherche. Tout est dit. «Les Konono N°1 ont mis un coup de pied dans la fourmilière en mettant leurs likembés sur de gros amplis saccagés.» Découvreur, avec Florent de La Tullaye, du Staff Benda Bilili et de Jupiter Bokondji, Renaud Barret, pour avoir arpenté Kinshasa, en est le témoin depuis plus de quinze ans. «Il y a toujours eu la culture de la récupération et de la transformation dans cette ville. Les musiciens ont dû se débrouiller. Upcycling et recycling, des mots très la mode en Europe, sont vécus sans références, même si leurs créations peuvent renvoyer à des artistes conceptuels comme les actionnistes viennois. C'est ça la force phénoménale de ce son techno-ghetto !»

### *Vortex artistique*

Le Français a ainsi consigné un état des lieux de cette «ville performance» dans un film manifeste, *Système K*, sur les écrans français le 15 janvier. On y découvre des artistes venus de la rue comme Kongo Astronaute, performeur déambulant qui fracasse à coup de masse les objets de grande consommation. Tous dépeignent l'énergie qui irrigue cette ville en asphyxie permanente. Un pur vortex artistique, qui décrit non sans ironie «la réalité politique d'un pays pillé par les multinationales. Les artistes ont bien compris que les hommes du pouvoir congolais ne sont que des valets.» Renaud Barret en a confié la bande-son à Kokoko !, un groupe né d'une rencontre du troisième type en 2016 : plusieurs anciens partenaires de Pisko et Bebson de la Rue, les aînés de cet épiscentre créatif basé sur la rue Kato, se sont associés au plus jeune Makara Bianco - un crieur qui façonnait, dans son club le Couloir de Bercy, ses rimes acérées sur des rythmes électroniques concassés - et à Débruit, producteur français autodéfini comme «explorateur musical» qui a ajouté nappes et couches sonores. Vélo, boîtes en fer, poignée d'accélérateur de moto, machines à écrire... Ça tape ! Le premier nom du groupe, lancé en éclaireur sur les pistes occidentales, était l'explicite *Slum Robots* («robots des bidonvilles»). Depuis, leur formule plus adaptée aux oreilles occidentales a su séduire. «Le défi, c'est comment retranscrire ce bois qu'ils envoient sans les brider ! Il y a une vraie contrainte de sonorisation, dès qu'il s'agit de mettre sur scène cet instrumentarium instable, où un mi devient vite un fa», reprend Renaud Barret. Fongola («la clé») parvient à saisir cette énergie de l'instant qui pourrait bien renvoyer à nos futurs chantiers désenchantés. «En Europe, certains ne commenceront pas la guitare s'ils n'ont pas tel type de guitare, ou un album avant d'avoir des subventions, etc. Ça ramollit l'énergie artistique. Ici, il y a une vraie liberté de créer, de faire sans consommer, sans attendre l'argent», se félicite Débruit. Comme un nécessaire appel à passer à l'action directe, corps et âme enfiévrées sur les pistes noires, dont les soubassements sont une colère sourde qui gronde dans les graves.

## ***Rappeur d'église***

Cette rage d'y aller perce dans la voix rauque de Maître Tonnerre, un des multiples surnoms de Lova Lova, quand il entame une impro de près d'une heure en pleine rue, accompagné d'un batteur, dont le set se réduit à une caisse en bois et une boîte de conserve, et d'une guitare de fortune. Ça chuinte, ça suinte, ça hurle, ça transe, fascinant plus encore que sur Kizobazoba, son seul disque patchwork, «ensemble de plusieurs tissus pour former un pagne». Sur cet album, produit grâce à une campagne Kiss Kiss Bank Bank, il convie Bebson de la Rue et Bernard Morison, ces enfants qui hantent les nuits de Kinshasa, pour lesquels il vient d'assurer la direction artistique d'un disque tout entier, Mokili Na Poche. Précoce rappeur d'église, sapeur «japonais», adorateur de Zazou Bikaye, dessinateur à ses heures, Lova Lova a trouvé sa voie en 2014, suivant les conseils du photographe et cinéaste Kiripi Katembo Siku, talent décédé comme tant d'autres bien trop tôt, en 2015. A l'image de ce dernier, qui réfléchissait Kinshasa à travers des flaques d'eau, il veut, de sa voix cassée, montrer l'envers du décor, invoquant les esprits des ancêtres qui l'habitent quand il chevauche la scène tel un Sun Ra tropicalisé. «Pour transcender ce quotidien, j'ai créé des personnages qui sont à mes côtés, comme le pharaon dont je porte le costume. Je cherche des sons qui viennent d'univers parallèles, les incarner avec des monstruosité. Le monde est en train de s'écrouler, on va peut-être s'en sortir en mode post-apocalyptique. En 2050, l'homme noir deviendra sperme à cause de l'excès de sexe. Kinshasa sera liquéfiée et les spermatozoïdes supérieurs vont construire la ville du futur, en acier inoxydable.» Pourvu que ça dure !

*Jacques Denis*  
*Source : Libération*



08/02/2019

## Systeme K : Critique du film (Berlin 2019)



Le réalisateur Renaud Barret (‘ Benda Bilili! ’) Explore la scène vibrante du street art de Kinshasa dans un documentaire présenté en première dans la section Panorama de Berlin. Si vous pensez que vous connaissez le street art parce que vous avez vu quelques œuvres de Banksy ou Shepard Fairey, alors vous devriez jeter un œil au documentaire immersif System K (Systeme K), qui suit plusieurs artistes de Kinshasa qui apportent le médium à l’ensemble nouveau niveau.

Réalisé et tourné par le français Renaud Barret, dont le doc musical Benda Bilili! Joué à Cannes en 2010, cet exposé révélateur et souvent époustoufflant retrace une vague émergente de créateurs congolais dont les œuvres vibrantes, parfois dérangeantes, sont beaucoup plus provocantes que le genre d’art de rue qui en rapporte maintenant des millions chez Christie’s ou Sotheby’s. Lâchement assemblé mais convaincant dans son sujet, System K pourrait attirer des distributeurs à la recherche d’une rotation africaine sur Exit Through the Gift Shop , Waste Land et le récent The Man Who Stole Banksy . En proie à des guerres civiles, à des coups d’État et à des gouvernements corrompus au cours du dernier demi-siècle, la République démocratique du Congo est l’un des pays les plus riches d’Afrique en termes de ressources naturelles, mais l’un des plus pauvres en termes de niveau de vie. Situé en son cœur est Kinshasa, une capitale palpitante de 11 millions d’habitants qui semble exister dans un état de chaos relatif, avec une infrastructure en ruine (en particulier le réseau électrique et le système d’eau) et un taux de criminalité élevé.

Kinshasa abrite également une scène en plein essor où une douzaine de créateurs audacieux apportent leur travail et leur corps (les deux sont souvent combinés) directement dans la rue,

utilisant l'art pour dépeindre la situation désastreuse de leur ville et de leur pays. Avec des noms tels que Kongo Astronaute, Strombo, Majestic, Kill Bill, Flory et Junior, ces artistes individuels ou collectifs utilisent des matériaux provenant des poubelles et des tas de déchets, ainsi que du feu, de la peinture, de la cire et du sang, pour réaliser des installations monumentales et des performances cinétiques.

Dans le cas de Kongo Astronaute, l'artiste transforme les pièces et appareils électroniques usagés en combinaisons spatiales de fortune qu'il porte en ville comme un voyageur en visite d'une autre planète. Le sculpteur Freddy Tsimba construit des sculptures grandeur nature à partir de balles et de machettes, contextualisant la violence qui sévit contre son peuple. L'autodidacte Beni Baras fait fondre le plastique et le caoutchouc dans des assemblages bizarres, tandis que l'interprète Strombo caracole la nuit en faisant semblant d'être le diable.

Ce qui fascine dans la distribution de System K, c'est à quel point ils sont devenus ingénieux dans un endroit où les fournitures d'art ne sont pas facilement disponibles, et où il ne semble pas y avoir de grandes galeries ou musées pour soutenir leur travail. Beaucoup d'entre eux utilisent des ordinateurs, des panneaux de particules et des téléviseurs jetés, un artiste remarquant comment les nations développées «prennent nos matières premières et nous rendent les biens usagés». Dans une forme de protestation plus directe, le projet de loi susmentionné Kill Bill rassemble ces matériaux dans la rue, puis procède à briser le tout avec un marteau comme une sorte de Gallagher congolais.

La brutalité, l'ironie et l'hostilité pure et simple des créations des artistes de Kinshasa sont ce qui les distingue, avec un artiste de performance extrême se couvrant de cire de bougie chaude et un autre défilant en ville dans une baignoire imbibée de sacs de sang de chèvre sacrificiel. Leur travail reflète le chaos dans lequel ils sont nés et continuent de vivre, et la seule reconnaissance qu'ils semblent recevoir est de leurs collègues artistes en difficulté, ou encore des passants les regardant avec amusement ou incrédulité.

Barret a obtenu un accès intime à ces personnes et à leurs méthodes de travail, passant d'un artiste à l'autre sans beaucoup de structure claire. Le résultat est un film qui se sent parfois aussi frénétique que le monde qu'il dépeint, mais qui profite d'être un tel plongeon à part entière dans un moment unique de création collective.

Les crédits techniques sont solides, en particulier les lentilles vibrantes de Barret et une partition animée qui comprend de la musique d'un autre membre de la scène de Kinshasa: le groupe connu sous le nom de Kokoko !, dont les instruments sont faits de pots de peinture usagés, de morceaux de bois, de radios à transistors, de fils et de d'autres détritiques qui ont été remis à neuf pour produire de beaux sons.

*Source: Hollywood Reporter  
Jordan Mintzer*